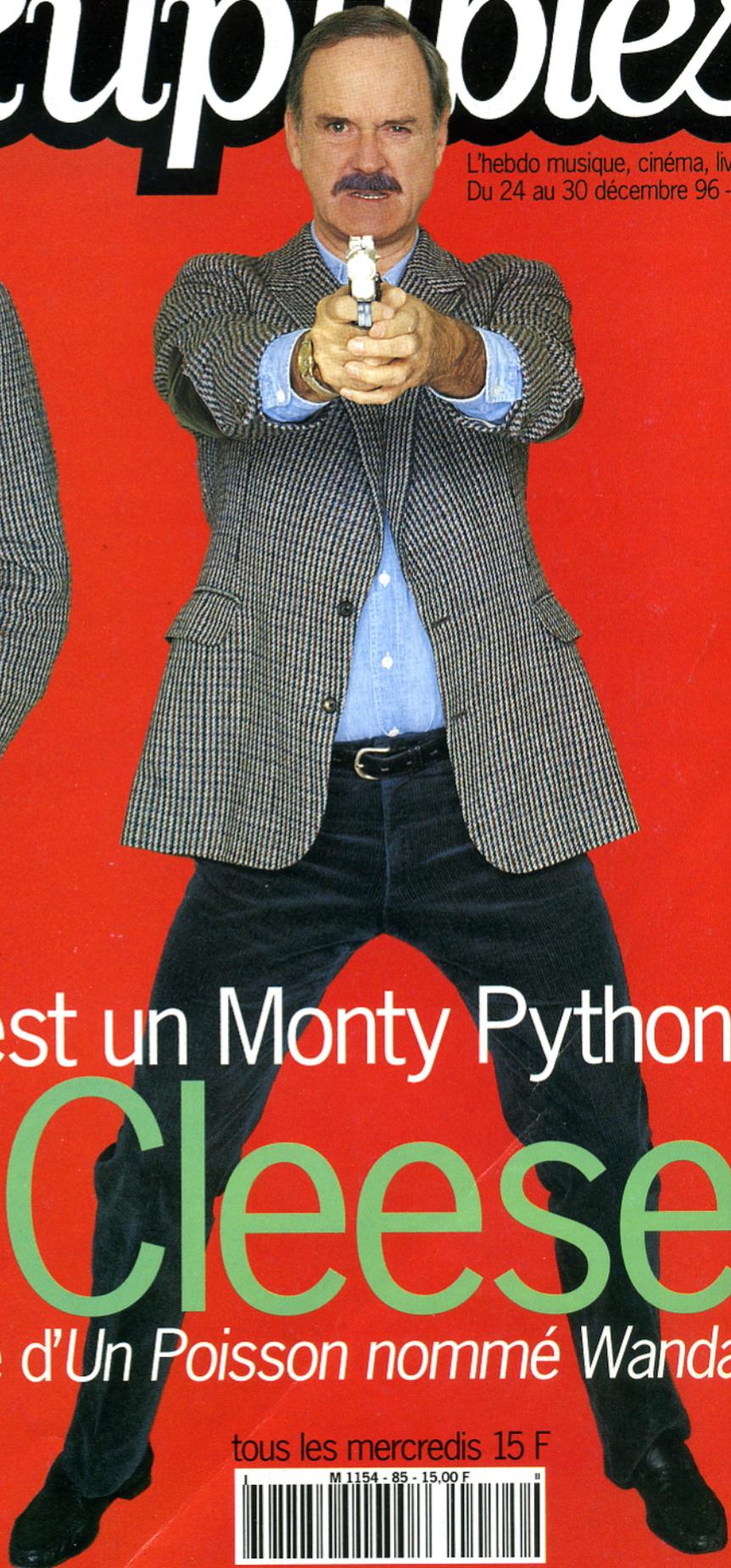
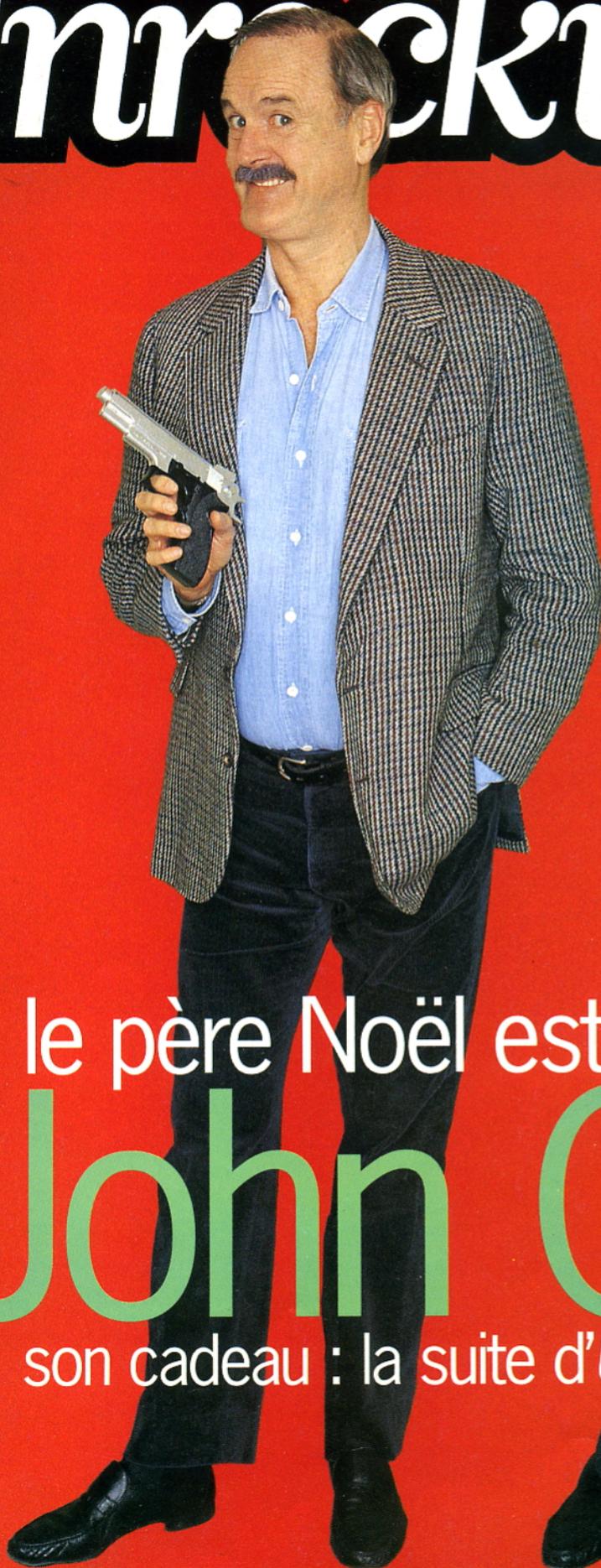


BASHUNG RENCONTRE MIOSSEC • WILLEM • DICK ANNEGARN • PERE UBU

# les Irréductibles

L'hebdo musique, cinéma, liv  
Du 24 au 30 décembre 96



le père Noël est un Monty Python

# John Cleese

son cadeau : la suite d'Un Poisson nommé Wanda

tous les mercredis 15 F



# petit Papa

O n peut trouver au moins une bonne raison pour justifier l'écoute du meilleur album d'un vieux groupe culte, c'est qu'on peut y humer l'air du temps révolu, retrouver l'essence d'une époque. Au milieu des années 70, à Cleveland, Ohio, un collectif de musiciens férus de surréalisme avalait à grosses goulées un air vicié par les cheminées d'usines et la claustrophobie des villes. Le rock de Pere Ubu est né sur l'asphalt jungle, tout près de la zone industrielle. *The Modern dance*, premier album de Pere Ubu sorti en 1978, est un disque aussi crucial que les premiers *Suicide* ou *Modern Lovers*. On y entend une basse pleine de morgue et des guitares comme une pelote d'épingles. On y entend un jet d'acide, un largage de bombes, une sirène de police, le bruit d'un brûleur ou d'un haut fourneau. On y entend

David Thomas, plus meneur de jeu que leader, chanteur à la voix suraiguë, révoltée, crispée, exaspérée, désespérée, pris de crampes, sifflant, soufflant, suffoquant, qui feule comme une Cocotte-minute surchauffée, s'effarouche et fait volontiers peur. Pere Ubu dans la deuxième moitié des années 70, c'est David Thomas assis sur le cratère du volcan Stooges, s'offrant pour trône un garage-rock dont Pere Ubu a cramé toute la mauvaise graisse accumulée pendant dix ans. Une cassure, nette et sans bavures. Entre 1975 et 1977, Pere Ubu a inventé les années 80. New-wave, année zéro. Ceux qui préfèrent l'original à la copie ou qui veulent gagner de la place chez eux peuvent dès aujourd'hui bazarder leurs disques de *Public Image*, des *Pixies*, de *The Ex* ou de *Moonshake* – tous zèbres indomptés – pour acquérir *Datapanik in the year zero*, irréprochable anthologie – albums, maxis, live et raretés – d'un groupe qui a eu la grâce de se trouver au bon endroit au bon moment. Davis Thomas : "Tous les courants artistiques correspondent à une époque. Dans les années 20, un jeune Américain à la sensibilité artistique allait à Paris pour écrire des nouvelles. Entre 1940 et 1960, vous auriez été Jason Pollock ou Miles Davis. Et au début des années 70, David Thomas et ses copains étaient à Cleveland pour faire du rock. La musique de Pere Ubu a incarné une communauté

très spécifique : celle des gamins issus de la classe moyenne, originaires des banlieues et qui se sentaient attirés par les grandes villes. Nous étions en fait les premiers yuppies, nous n'évoluions qu'au cœur des villes. Le rock était notre folk-music à nous, le mode d'expression des jeunes citadins américains. Au début des années 70, j'étais correcteur dans un journal musical et je récrivais tellement les articles qu'on m'a dit "Pourquoi n'écris-tu pas toi-même ?" Je crois me souvenir que ma première chronique fut le premier album de *Roxy Music*. J'ai rapidement eu des idées très tranchées et je me suis senti coupable de juger selon ma propre vision de pauvres groupes qui ne demandaient rien à personne. Je me suis dit "Puisque je suis si malin – puisqu'il est évident que

je le suis – pourquoi ne pas faire ma propre musique ?" En 1973, nous avons compris que le rock était la forme d'art vivante, et qu'il nous tendait la main. Pere Ubu ne s'est pas défilé, nous avons pris le flambeau. Nous avions la conviction que nous allions devenir le meilleur groupe du monde. Mais nous savions aussi que personne ne nous aimerait, que nous devrions rester dans l'obscurité, que les maisons de disques nous tourneraient le dos et que les autres groupes nous prendraient pour des demeurés. Nous étions seuls au milieu de nulle part, les clubs nous fermaient leurs portes, on ne jouait que quelques fois par an. Mais cette période, l'été 77, avant que nous soyons signés, était formidable. Nous savions que nous étions les meilleurs, nous le savions. Personne ne nous a jamais vraiment aimés et personne ne nous aimera jamais vraiment. Parce que nous étions trop indépendants, trop bornés ou trop bêtes. Nous avons payé le prix de cette liberté. En 1978, notre

manager nous a dit qu'il nous suffisait d'enregistrer deux albums comme *The Modern dance* pour devenir les nouveaux *Talking Heads* ou les nouveaux *Blondie*. "Vous avez un choix de carrière devant vous : refaites *The Modern dance* et vous pouvez gagner un million de dollars. Ou bien faites ce que vous voulez et vous sabotez votre carrière, vous ne serez jamais riches, vous vivoterez et votre seule satisfaction sera d'avoir fait les choses comme vous l'entendiez." Cette deuxième solution nous a bien plu, car nous venions de la classe moyenne, nous ne faisons pas les choses pour gagner plus d'argent." De fait, après *The Modern dance* – disque crucial pour son époque, fondamental pour la nôtre –, le suicide commercial de Pere Ubu est presque parfait. Pour quelques albums de plus, David Thomas déménage son groupe du garage au laboratoire de recherches, planté en pleine brousse. Pere Ubu est une tribu sans territoire, mais en liberté inconditionnelle, débarrassée de tous les dogmes et de toutes les contingences. Côté vocalises, David Thomas est alors plus proche d'Yma Sumac, de Diamanda Galas ou du jazz-core pas encore né que du stéréotype du chanteur de rock. Il semble vouloir fermer les yeux sur la zone industrielle de Cleveland, pour

explorer les arcanes (et aussi les cul-de-sac) d'un labyrinthe tropical et mental grotesque, limite abscons, avec cris d'animaux et mauvaise fièvre. En intégrant définitivement à sa musique le dub et une pelletée d'éléments non identifiables, Pere Ubu fait swinger et suer la new-wave. On a dit new-wave, on n'a pas dit punk. "Chez Pere Ubu, il n'y a jamais eu de lutte entre le côté pop et le côté expérimental. Nous n'avons jamais pensé qu'il devait y avoir une division entre la pop et l'art. Ce sont les punks anglais qui ont introduit l'idée selon laquelle la musique ne devait servir qu'à s'amuser, à danser. Le punk est une forme musicale médiocre, corrompue, décadente : un simple phénomène de mode. La new-wave fut une révolution, nous avons fait de notre mieux, plus que notre part. Et le punk fut une

Pour quelques historiens du rock, les années 80 seraient nées au milieu de la décennie précédente, dans le premier album de *Pere Ubu*, drôle de groupe mené par *David Thomas*. Retour vers le futur, donc, à l'occasion de la sortie d'*Erewhon*, dernier album solo de ce survivant en pleine(s) forme(s), et d'un coffret *Pere Ubu*, *Datapanik in the year zero*.

## Ubu

un musicien, on jouait avec le premier venu, on ne discutait pas les idées de chacun, on se jetait dedans tête la première. Quand Pere Ubu s'est arrêté, j'ai continué avec les mêmes idées. Je ne me suis jamais contenté de répéter les choses indéfiniment. Il y en a que je faisais très bien, mais que je n'ai pas voulu refaire éternellement.

C'est toujours comme ça aujourd'hui. Quand je fais quelque chose depuis longtemps, je me dis qu'il faut que j'arrête pour faire mieux, être différent."

Ce qui peut conduire David Thomas à arroser ses desserts avec du Tabasco, ou à sortir depuis le milieu des années 80 d'autres disques sous le nom de Pere Ubu, sous le sien, ou aujourd'hui entouré des Two Pale Boys. Avec l'excellent *Erewhon* (anagramme de "nowhere"), dernier album de folklore (trompette, accordéon) libertaire (bruitages, David Thomas), rigolard et inquiétant, on est bien sûr loin de l'œil du cyclone. Pour prendre le pouls – anémié – du temps présent, voir plutôt du côté de Smog. Mais *Erewhon* n'est jamais très éloigné de la musique de Pere Ubu, en plein dans le champ de vision un peu trouble et très large de David Thomas – "J'essaie de penser en sons" –, drôle de bonhomme qui a réussi à faire entrer Don Quichotte dans le corps de Sancho Pança, viscéralement accroché au devoir de résistance.

"Aujourd'hui, je suis un dinosaure, je ne sais même pas si le rock est encore en



"La new-wave fut une révolution. Le punk, lui, fut une contre-révolution conservatrice, la victoire des major companies, du business, de l'attitude sur la substance et la réalité."

contre-révolution conservatrice, la victoire des major companies, du business, de l'attitude sur la substance et la réalité." Maquisard d'une avant-garde qui n'a jamais senti la vieille barbe, Pere Ubu rend les armes en 1982, au terme d'une tournée pendant laquelle les relations humaines au sein du groupe tournent à la guerre civile. "Le batteur et le guitariste se détestaient tellement que plus personne n'a voulu continuer. On est tous rentrés chez soi, on ne s'est pas parlé pendant six mois et quand on s'est revus, on n'avait plus rien à se dire. Le groupe s'est arrêté comme ça. Il n'y avait plus rien à tirer d'un groupe dans lequel les relations humaines étaient devenues aussi misérables. Il y avait une alchimie dans Pere Ubu, on ne faisait jamais rien de réfléchi, personne n'a jamais été forcé de faire quoi que ce soit, on n'a jamais recruté

vie, la culture est devenue une denrée qu'on se procure comme on va s'acheter des vêtements. Mais mes idées n'ont pas changé, j'ai les mêmes convictions artistiques qu'il y a vingt ans. Je n'ai jamais pensé que le rock était une musique pour teenagers. Mes modèles n'ont jamais été des pop-stars, mais Lightnin' Hopkins, John Lee Hooker, Muddy Waters, des hommes âgés qui ont toujours fait une musique vivante. Eventuellement, l'histoire retiendra mon nom, ou peut-être que je finirai aux oubliettes. Peu importe, je suis ma route."

**Stéphane Deschamps** Photo **Éric Mulet**

Pere Ubu, *Datapanik in the year zero* (Geffen/Clémusic), coffret cinq CD.  
David Thomas and Two Pale Boys, *Erewhon* (Cooking Vinyl/Clémusic).